



Images tirées du film *Effractions*
Photos : gracieuseté de Jean Marc Larivière



EFFRACTIONS OU UNE POÉSIE HYBRIDE À SAISIR

PAR HERMÉNÉGILDE CHIASSON

Après neuf ans de gestation, le film de Jean Marc Larivière est finalement apparu, en novembre dernier, sur l'écran du Festival international du cinéma francophone en Acadie (FICFA). La lenteur du projet témoigne de la difficulté de produire un cinéma d'auteur fondé sur autre chose que la sempiternelle difficulté de vivre en français dans la francophonie canadienne.

Le cinéma de Larivière correspond à un sens exigeant de l'esthétisme et la jonction qu'il opère avec la prose de France Daigle (*La vraie vie*) ne peut que donner des résultats d'une grande *beauté*, un terme de plus en plus occulté en ce début de siècle où les agressions de toutes sortes sont monnaie courante. Comment alors peut-on se complaire dans ce refuge quand il y a tant de problèmes à redresser, au point d'en oublier cette beauté qui nous habite et qui nous entoure ? C'est un peu le pari de Daigle et Larivière, et ils l'ont relevé avec brio.

Disposant de moyens modestes et prenant soin de ne pas faire ombre au texte dont il s'inspire, Larivière a choisi de donner une importance considérable à la bande sonore par la voix hors champ d'une narratrice qui nous lit essentiellement le roman de Daigle. Les images accompagnant cette narration sont souvent d'une économie et d'une exactitude faisant écho au texte, sans donner dans l'illustration qui en annulerait

l'efficacité. Il s'établit ainsi un décalage où le spectateur est appelé à s'investir, car sans son engagement, sans sa présence attentive et généreuse, le projet perdrait de son envergure et s'évanouirait dans le bruit de fond omniprésent qui semble désormais faire partie de notre environnement.

La lenteur de ce film est en contradiction flagrante avec le cinéma nerveux auquel nous sommes habitués Hollywood, relayé par les innombrables chaînes de télé que nous zappons avec allégresse. La lenteur est essentielle et nécessaire au propos qui nous sollicite ici car, comme individu, société et civilisation, il va falloir se rendre à l'évidence que nous ne sommes pas faits pour vivre à la vitesse actuelle. Cette lenteur est donc primordiale à cette mise au point – à faire le foyer, comme on dit au cinéma. Il y a un aspect moral dans cette approche, car nous avons le temps de réfléchir sur le sens des choses, sur ce que représentent ce paysage, ce bateau, cette machine, ce rideau qui s'agite au vent. Il s'en dégage une sensualité et une détente qui nous rendent conscients de notre présence au monde.

Larivière nous propose des images souvent fixes, bien cadrées et bien définies, précises dans leur composition, créant des plans où se produisent des actions que je qualifierais de minimales. Cinéma méditatif où la voix sert de repère, la plupart du temps



en contrepoint à l'image, *Effractions* nous raconte l'histoire de six personnages plus ou moins liés, qui reviennent sur leur vie présente et passée pour établir des bilans, pour nous faire part de moments parfois anodins, parfois déterminants, mais toujours en relation avec ce qu'on pourrait appeler « la vraie vie ».

À la suite de ce film, on peut se demander ce qu'est la vraie vie, par rapport à la vie inventée, je présume, telle qu'on la voit dans les œuvres de fiction, dans les films ou les livres. Dans le roman de Daigle repris dans le film, l'un des personnages, Denis, vidéaste amateur, se propose de produire lui aussi un film, ce qui donne lieu à des réflexions sur le cinéma qui, intégrées au projet de Larivière, deviennent des prémonitions. Des passages tels qu'« il est essentiel de se retrouver dans cette vaste immobilité de l'image » ou encore « il ne veut pas raconter la vie en particulier, mais la vie en général » semblent se réaliser dans *Effractions*, qui se voit et s'entend tel un poème, au sens où nous sommes confrontés à une vision du monde essentielle et sincère. La dissociation de la bande sonore et de l'image contribue pour beaucoup à cet effet, car c'est en voulant raccorder les deux, dans un effort pour faire sens, qu'on en arrive à produire une lecture du film proche de l'invention.

Principalement tourné à Moncton et à Toronto, le film met en parallèle et en contraste des visions urbaines et des paysages naturels complétés d'ambiances sonores où la musique et les bruits de la nature s'interpellent et se répondent. Ces lieux deviennent des espaces précis où les machines et les êtres humains cohabitent. Il y a

toujours une grande distance entre la caméra et les personnages, distance qui rend toute identification impossible. Comme dans la vidéo de Denis, « tous les personnages de son film seront des figurants ». Larivière, seul personnage reconnaissable, interprète le rôle d'un des protagonistes, Claude, dont il dit les répliques comme s'il les lisait en réponse à une entrevue dont on n'entendrait pas les questions. Cette absence de comédiens nous laisse toute la latitude nécessaire pour bricoler notre propre histoire à partir d'éléments fournis par le réalisateur.

Œuvre atypique dans la cinématographie canadienne, le film de Larivière nous propose une vision à mi-chemin entre le cinéma et la littérature, cinéma qui rappelle celui de Marguerite Duras, – mais en poussant encore plus loin cette dissociation image-texte, il nous donne accès à une poésie hybride et insaisissable qu'aucun livre ne saurait contenir.

Né en 1946, Herménégilde Chiasson détient une maîtrise en arts visuels de la State University of New York et un doctorat de la Sorbonne. Artiste multidisciplinaire, considéré comme une figure importante de la modernité acadienne, il a publié plus de 25 livres, écrit une trentaine de pièces de théâtre, réalisé plus de 15 films et exposé ses œuvres dans plus de 150 expositions solo ou de groupe.